

15 Janvier 1930



ANDRÉ BERGE :

Carnets d'écrivains

Une œuvre d'art est une solution : mais il est permis de s'intéresser d'abord au problème lui-même, à la façon dont il se pose, aux efforts ou aux subtilités nécessaires pour le résoudre. C'est pourquoi les notes personnelles des écrivains, lorsqu'on se décide à les publier, comportent une émotion particulière et qui n'est pas moins riche et instructive que l'émotion contenue dans l'œuvre accomplie. Une pensée encore inorganique et qui tend à s'organiser, des impressions à peine transposées et d'autant plus attachantes, voici donc le trésor que nous livre aujourd'hui le 1^{er} tome des *Cahiers* de Maurice Barrès.

A vrai dire, ce qui nous intéresse le plus, quant à nous, dans ces pages, il faut le démêler au milieu d'un flot de remarques, de sou- d'ébauches. Barrès n'était pas uniquement un artiste : la vie politique, la vie sociale le sollicitaient. Les historiens trouveront donc leur pâture, eux aussi, dans ce livre où sont relatées des conversations et des anecdotes qui aideront sans doute à reconstituer le visage de l'époque qu'elles illustrent. Mais le critique littéraire a pour principale tâche de dégager la personnalité de l'auteur, de la comprendre et d'accorder ses apparentes contradictions entre elles : Nous voulons connaître les préoccupations intellectuelles de Barrès, et surtout le secret de son unité profonde, où parvinrent à se concilier méditation et action, Traditionalisme et Nihilisme.

« La grande affaire pour notre génération, lisons-nous dans les *Cahiers*, ce serait de passer de la certitude à la négation, sans perdre sa valeur morale. » Ce souci n'a pas encore perdu de son actualité, et c'est pourquoi nous reprochons moins à Barrès qu'à d'autres, les limites qu'il s'est imposées. Barrès a fait un choix que nous connaissons : il l'a fait sans avoir l'illusion de l'absolu. Doutant de la vérité universelle, il exige de chaque vérité particulière qu'elle soit « éminente ». Peut-être se laisse-t-il un peu duper par ce « sentiment de grandeur », auquel il attache tant de prix ; mais celui-ci lui est nécessaire, car il en fait le centre de sa vie morale. Et lorsqu'il écrit : « le doute, c'est le signe de la subalternité », il manifeste son besoin d'affirmer sa personnalité, pour des raisons intérieures bien plutôt qu'objectives ou métaphysiques.

Un autre souci dominant de Barrès fut celui de l'utilité sociale. Toute la discussion, déjà ancienne mais désormais fameuse, soulevée par M. Benda, à propos de la *Trahison des Clercs*, trouve ici sa place. Il est certain que le rôle du clerc (c'est-à-dire de l'intellectuel) dans la cité, soulève des problèmes passionnants, dont la solution d'ailleurs me paraît surtout individuelle. M. Benda a eu le mérite de déterminer précisément ce point délicat de la conscience professionnelle des artistes, des écrivains et des philosophes d'aujourd'hui. Chez Barrès, le problème tenait déjà une place prépondérante ; mais il l'avait résolu selon son tempérament. « S'il est vrai que le génie a pour qualité propre de modifier le milieu social et intellectuel préexistant », écrit-il ; et nous apercevons dans cette simple proposition, le but vers lequel convergent toutes ses forces.

L'on est assez tenté de mettre en parallèle ces *Cahiers* et le petit volume intitulé : *Un Esprit non prévenu*, d'André Gide. Sans doute l'un de ces ouvrages est une publication posthume, tandis que l'autre a pu au contraire être soigneusement remis au point par son

5
auteur. Les notes qui composent ce dernier livre ont été revues, classées, et ne nous offrent point toute la surprise du désordre. *Un Esprit non prévenu* est divisé en trois parties : la première groupant les idées relatives à la position personnelle de Gide et, en quelque sorte, à son éthique ; la seconde, portant plutôt sur les questions littéraires (interdépendance de la forme et de la pensée, par exemple) ; la troisième, abordant enfin certaines valeurs métaphysiques et religieuses. André Gide était maître de ne nous livrer qu'un choix de ses réflexions. Aussi sa brochure est-elle très courte, trop courte à notre gré.

Mais lorsqu'on la parcourt peu après les *Cahiers* de Barrès, l'on est amené presque malgré soi à établir de multiples comparaisons. Le titre même de Gide marque la différence des points de vue : Maurice Barrès ne tenait pas tant que cela à être « un esprit non prévenu », et c'est là au contraire ce que Gide met au plus haut degré de son échelle de valeurs. Le drame intérieur de la pensée gidiennne naît du conflit exprimé à la page 34 : « Mon esprit est avant tout ordonnateur et mon cœur souffre de laisser rien à la porte ». Une grande différence entre les deux écrivains se manifeste dans la forme même de leur volonté. Tandis que le premier inscrit dans ses *Cahiers* : « J'ai péché par excès d'effort, sur moi-même. Jusqu'à l'absurde, je me suis contraint, maltraité », l'autre note : « Je n'y parvins pas par la lutte, mais en rusant très longuement avec moi-même ; je n'y parvins qu'avec l'assentiment des dieux. » Et il s'agissait ici de se dégager de son éducation première ! Nous savons au contraire combien Barrès se préoccupait toujours de retrouver la ligne de son éducation, de sa famille, de sa Lorraine natale. Partout dans les *Cahiers*, apparaît le désir de se dessiner soi-même d'un trait appuyé, tandis que Gide, craignant de s'appauvrir en se dessinant, trouve sa satisfaction dans l'accomplissement de l'œuvre d'art : « J'accepte volontiers, écrit-il, de n'avoir pas d'existence bien définie, si les êtres que je crée et extrais de moi en ont une ».

Laissons aux auteurs des futurs manuels scolaires le soin de parfaire ce parallélisme. Mais en lisant tour à tour les *Cahiers* de Barrès, et *Un Esprit non prévenu* je me suis demandé quelquefois si à la base de tant de divergences de vues et d'idées, il n'y avait pas surtout une différence profonde dans la conception poétique de la vie.